

« Immer das selbe gelogen » au Singel d'Anvers

Wim Vandekeybus : une vie simple comme un œuf

Après l'avoir créé à l'étranger, Wim Vandekeybus présentait son nouveau spectacle à Anvers. Humour et tendresse sont de la partie.

Avec « Immer das selbe gelogen », Wim Vandekeybus franchit un nouveau pas vers ce qui l'attire depuis toujours : le cinéma.

D'abord, il y a ces quatre projecteurs posés sur la scène et actionnés par quatre danseurs au début du spectacle. Ce sont eux qui font apparaître sur la toile blanche du fond de scène le visage de Carlo Wegener, un vieil homme rencontré par hasard à Hambourg et qui inspira ce spectacle au chorégraphe et metteur en scène flamand.

Ensuite, il y a ces monologues ou dialogues prononcés par les différents personnages du spectacle. Tous issus des conversations entre le vieil Allemand excentrique et Wim Vandekeybus. En décidant de les donner en italien, en allemand ou en néerlandais, le metteur en scène n'a pas choisi la facilité. Et on peut regretter que le sel de certaines histoires, souvent étonnantes, se perde pour des questions de langues. Mais l'ensemble finit par former une mosaïque fascinante.

Il y a enfin un décor étonnant et offrant de multiples possibilités. Hamacs et chaises suspendus au plafond, cartons d'œufs à usages multiples et surtout un gigantesque tapis de sol à disposition variable. Composé de dizaines de vêtements colorés cousus sur une toile, il sert tout d'abord de point de chute pour les acrobaties de quatre danseurs mâles. Attaché à la scène par un entrelacs de cordes, il en est ensuite libéré à grands coups de hache tandis

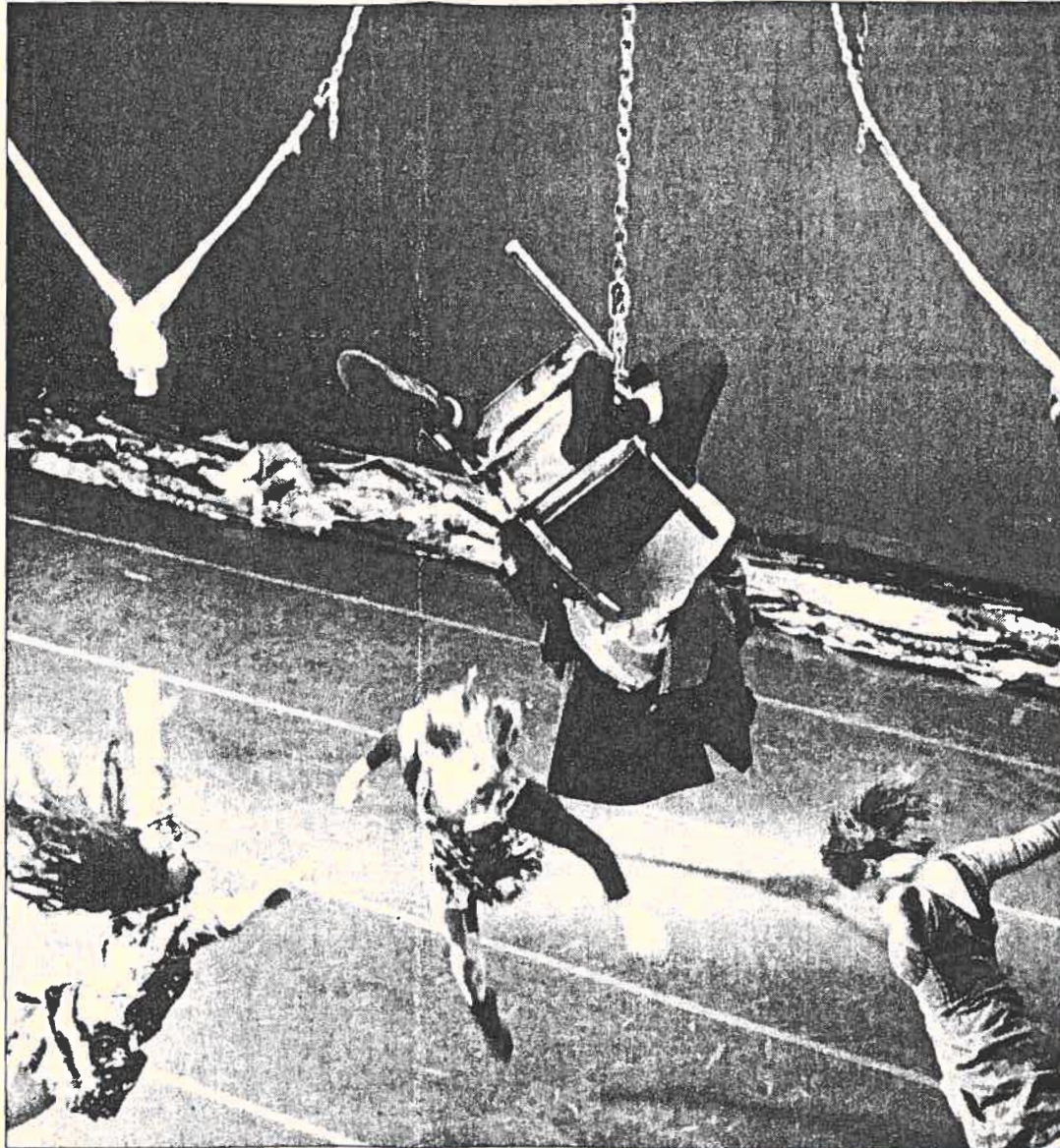
que les quatre danseurs essouffés s'enfilent des œufs cuits dur copieusement arrosés de sel. Œufs maison puisqu'ils ont été cuits sur scène par l'homme à la hache tandis que les autres couraient en tout sens, se jetaient au sol et tentaient de s'asseoir sur des chaises pendant au-dessus de leurs têtes.

Ramené en fond de scène, la mosaïque de vêtements s'élève ensuite, devenant, éclairée par l'arrière, une sorte de vitrail géant plein de couleurs. Une petite merveille due à Isabelle Lhoas également responsable des costumes. Il faut d'ailleurs, une fois de plus, saluer ici le travail effectué sur le décor, la lumière et le son par une équipe tapie dans l'ombre mais qui contribue largement à faire de l'univers de Wim Vandekeybus et Ultima Vez ce qu'il est aujourd'hui.

Et la danse dans tout ça ? nous direz-vous. Elle est toujours présente, qu'on se rassure, mais elle se fonde dans un ensemble où le texte, le geste, la lumière, les regards, le jeu d'acteur, prennent de plus en plus d'importance. Sur le plan purement chorégraphique, on retrouve des mouvements proches des spectacles précédents : plongeurs au sol, chassé-croisé de corps en suspension, rencontres à la limite de la collision, etc. Énergie, invention et virtuosité sont une nouvelle fois de mise dans cet exercice sur le fil du rasoir.

Mais les corps semblent désormais vouloir s'élever et quitter ce sol auquel ils sont cloués depuis si longtemps. Beaucoup de choses se passent dans les airs. Sur les chaises tout d'abord, puis sur les hamacs utilisés à toutes les sauces. Les danseurs eux-mêmes bondissent comme jamais, se permettant même quelques mouvements gracieux pas si éloignés des entrechats classiques.

Parallèlement à ces envies de décollage, Vandekeybus intègre de plus en plus la tendresse et l'humour dans son univers. Chatouillis espiègles, corps portés tendrement dans leur sommeil, regards complices... les relations entre personnes ne sont plus systématiquement



Une mosaïque de corps, de gestes et de mots, et des danseurs-acteurs qui donnent le vertige. Photo Ultima Vez

quement des affrontements mais prennent parfois des allures de vraies rencontres même si chez Vandekeybus, lorsque deux personnages tombent dans les bras l'un de l'autre, il y en a très rapidement un qui étouffe.

L'humour est également présent du début à la fin et fait souvent appel aux œufs déjà mentionnés. Cuits dur, en carton ou servant de projectile dans une sorte de jonglage qui n'est pas sans risque pour les premiers rangs, ils sont à la fois un prétexte et le centre du spectacle, contenant à eux seuls toute l'histoire d'une vie. On leur doit notamment une scène hilarante où Octavio Iturbe, les recueillant un à un après un parcours du combattant qui en laissera quelques-uns sur le carreau, décèle d'un seul coup d'œil si ceux-ci donneront naissance à des poules ou à des coqs. Ce qui ne l'empêchera pas d'en faire frire un, quelques secondes plus tard, à même une chaise transformée en poêle de fortune.

Ce genre d'idées déjantées, le spectacle en regorge. Certaines sont nées des histoires de Carlo (la chaise servant de poêle, un dialogue de sourds à propos d'un enregistreur, les petites histoires étranges racontées par chacun), d'autres de l'imagination de Vandekeybus et de son équipe (utilisations inattendues des micros, jeu sur le souffle, jets de vêtements dans la salle, etc.).

Résumé ainsi en quelques lignes, « Immer das selbe gelogen » peut passer pour un spectacle un peu confus et pourtant ce qui s'y passe est simple comme l'œuf de Colomb. Juste une histoire où l'on parle de la vie, de l'amour, de la vieillesse, de la mort, de ces mille et un mensonges répétés à l'infini. Une histoire nourrie de gestes de violence ordinaire, de frustration, de tendresse et d'amour. Une histoire où le calme et la fureur se succèdent sans cesse et où l'humour est omniprésent. Une histoire de gosse malin ou de vieillard débordant de vie. Une histoire d'aujourd'hui, d'hier et de demain. Tout simplement.

JEAN-MARIE WYNANTS